DOUZIEME ANNEE — N° 479 — On s'abonne au Bureau du Journal : 17, RUE DE L'ANNONCIATION à PARIS (16e Arr.) et dans les Bureaux de Poste — SAMEDI 9 NOVEMBRE 1918.

ABONNEMENTS
FRANCE. . . . Un an. 6 fr.
ETRANGER . . . — 8 fr.
LE NUMERO :
FRANCE. . . . . 10 centimes
ETRANGER . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal et par la poste

TÉLÉPHONE : AUTEUIL 17-09

ANNONCES
Agence Parisienne de Publicité
16, Rue Drouot, Paris
TÉL. : GUT. 55-38

LA FRANÇAISE

Journal de Progrès Féminin
PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Directrice - Fondatrice :
Jane MISME

ABONNEMENTS
FRANCE. . . . Un an. 6 fr.
ETRANGER. . . . — 8 fr.
Les abonnements se peuvent faire souscrire pour moins d'un an à partir du 1er de chaque mois

LE NUMERO :
FRANCE. . . . . 10 centimes
ETRANGER. . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal seulement et par poste

PIONNIÈRES DOULOUREUSES

Ceux que le féminisme inquiète parce qu'il risque de déranger de chères habitudes ne manquent jamais de nous citer en modèle nos aïeules, qui, elles, satisfaites de leur sort, vivaient en paix avec elles-mêmes et avec les autres, à l'ombre sereine, heureuses de se mouvoir dans un étroit espace, entre le couvent et le foyer.

Mais ces aïeules tranquilles et douces furent-elles réellement contentes de leur sort ? N'est-ce pas de leur souffrance contenue, de la lente accumulation de leur révolte intérieure, qu'est sorti le féminisme ?

De tout temps, des femmes ont remarqué l'illogisme de leur situation inférieure, dans les nations qui leur doivent à tout le moins l'existence. On trouve dans des auteurs anciens et du moyen-âge des allusions à des protestataires isolées, et pour cette raison facilement ridicules.

Au XIXe siècle, nous voyons que tous les grands mouvements de réforme sociale, et surtout ceux qui comportent un essai d'amélioration des lois du mariage, ont enthousiasmé des femmes : preuve certaine qu'elles ne sentaient pas tous leurs vœux comblés par leur rôle de servante du foyer.

Ainsi, des femmes ont tenu une place importante dans le Fouriérisme, le Positivisme, le St-Simonisme (1). Une comparaison de l'histoire de ces diverses doctrines montrerait, je crois, ce fait : sitôt que des femmes entrent dans une société nouvelle, fondée sur des bases nouvelles, on voit la doctrine évoluer : la question sexuelle qui d'abord n'en formait qu'un chapitre secondaire, vient tout-à-coup au premier plan, et la réforme du mariage devient le pivot de toute la transformation sociale. Seulement, ce sont toujours des hommes qui font les lois dans les ordres sociaux créés par eux ; et ils les font — souvent avec la meilleure foi du monde — dans leur intérêt. Les femmes qu'ils gagnent à leurs idées sont des néophytes toujours enthousiastes, convaincues, ardentes à se dévouer pour la cause ; comme elles sont accoutumées à réprimer leur besoin de liberté, elles se plient loyalement à toutes les règles inventées par leurs initiateurs, si saugrenues que soient celles-ci, si opposées à la loi commune et odieuses à leur propre nature. Et elles s'aperçoivent un jour — mais trop tard — qu'elles ont quitté un esclavage pour un autre, une vie grise et terne, sans joie comme sans grande souffrance, respectée et paisible, pour une vie d'agitation, de douleur, en marge de la société régulière.

Thérèse Bentzon avait conté l'histoire d'une de ces martyres, Mrs Stenhouse, femme d'un missionnaire mormon, elle-même apôtre du mormonisme. La polygamie, institution adoptée par cette secte lui inspirait une indicible répulsion : aussi se l'imposa-t-elle comme un devoir :

« Elle demanda pardon à Dieu, dit Mme Bentzon, et à son mari de l'horreur que lui inspirait « le mariage céleste » et elle s'efforça de croire que le soin du salut devait faire taire les jalousies de l'amour et les révoltes de l'orgueil ; elle accepta, comptant sur l'aide de Dieu, de répandre la doctrine qu'elle détestait parmi les nouvelles converties. »

Bien plus, elle se donna elle-même une rivale :

A la question de Brigham Young : « Consentez-vous à donner cette femme à votre mari pour être son épouse dans le temps et dans l'éternité ? En ce cas, placez sa main droite dans la main droite de votre mari », je répondis comme il le fallait : mais le moyen de rendre ce que j'éprouvai ! Les tortures de toute une vie furent rassemblées dans ce seul moment. Après, je sentis que j'avais tout déposé sur l'autel, qu'il ne me restait plus de sacrifice à faire au monde. »

L'histoire de Mrs Stenhouse a quelque analogie avec celle des St-Simoniennes, victimes, elles aussi, de leur adhésion trop loyale aux principes de leur secte : d'abord Adèle Morlane, compagne du grand chef Enfantin ; bien qu'il l'eût rendue mère, il ne voulut point l'épouser ; il réservait ce titre d'épouse à la femme de son rêve, en tous points son égale, et que d'ailleurs il ne rencontra jamais.

De cette femme idéale, il le disait lui-même, il eût voulu « être adoré ».

« Quel éclair, écrit M. Bouglé dans la brillante étude qu'il a consacrée au *Féminisme saint-simonien* et que publie la « Revue de Paris », quel éclair ce dernier aveu ne projette-t-il pas sur la psychologie d'un prophète qui fut peut-être un trop bel homme, et trop conscient de sa puissance fascinatrice ! Lorsque, quelques années plus tard, les idées d'Enfantin sur la femme et sa mission se préciseront, Adèle Morlane, la pauvre pleureuse, comme elle disait, put se consoler en songeant qu'un dogme supérieur, non un caprice personnel, exigeait son humiliation continuée, et que sur son chagrin foulé aux pieds se dresserait une loi nouvelle. »

Puis, c'est Cécile Fournel, la « timide Cécile, dont le mari, obéissant à la règle du célibat imposée tardivement par le révélateur, entra au monastère Enfantinien. L'épouse délaissée (pour la cause, toujours !) se plaint doucement. Elle écrit à Enfantin :

« Notre amour était bien un amour d'avenir, et cependant vous nous avez séparés, comme ceux qui souffraient d'être ensemble ; vous avez rompu notre union, la plus tendre, la plus complète que j'aie connue... Il le fallait, dit-on ! Je ne murmure point... »

A une autre « sœur », de sort identique, Thérèse Flachat, Enfantin promettait le paradis, c'est-à-dire le bonheur, des générations futures :

« Tu pleures seule ; sais-tu qui nous donne cette prodigieuse cruauté ? C'est celui qui veut que la femme et le prolétaire soient affranchis..., par nous. »

Suzanne Voilquin, qui obtint le divorce pour permettre à son mari d'épouser une autre Saint-Simonienne, offrant ce sacrifice « aux idées nouvelles », se montrait plus énergique ; mais Claire Démar, Marie-Reine Fléchi, se suicidèrent. Une rédactrice de l'*Almanach des femmes* résume en 1856, dans sa notice sur le Saint-Simonisme, ces résultats plus ou moins tragiques d'un essai de réforme de la morale sexuelle :

Telle souffrait de ses liens qui se crut le droit de les briser ; telle comprimait une passion, qui cessa de se contenir ; telle autre crut à la moralisation par l'amour et se vit entraînée dans un précipice par celui qu'elle voulait sauver... Et pourtant, elles s'étaient aventurées avec un saint transport dans cette carrière où toutes ont perdu la paix et le bonheur, si ce n'est la moralité et la vie. »

Ainsi souffrirent des femmes pour avoir pris trop au sérieux la vie et l'amour, la cause qu'elles adoptaient et les hommes qu'elles admiraient. Souvent les réformateurs, les échafaudeurs d'utopies, maîtres de leur raisonnement, restent esclaves de leurs sens, et accommodent ingénûment leurs théories à leurs instincts. Les femmes, elles, entrevoient tout de suite l'absolu, se jettent à cœur perdu dans la foi nouvelle, croient s'affranchir et sont finalement dupées. Dirons-nous cependant que tous ces sacrifices, ces souffrances, cette dépense de courage et de larmes pour des buts étranges et irréalisables, furent absolument inutiles ? Non, tout effort sur soi-même augmente la valeur morale de la personne qui l'exerce ; de plus, amenées par l'étude des théories sociales à réfléchir sur leur condition, les femmes en comprirent mieux l'iniquité ; et même en renonçant à toutes les croyances, à tous les dogmes, et aux rites de leur église, elles ont gardé le désir de plus de justice et entrevu la voie de leur libération. C'est ainsi que les Saint-Simoniennes désabusées se défendaient, en fondant le premier journal féministe, d'être Saint-Simoniennes, mais elles revendiquaient l'égalité des sexes. Elles furent des révoltées, des exaltées, des outrancières ; persécutées par la censure, vues de travers par la police, elles contribuèrent peut-être plus à exciter la méfiance que la sympathie du public pour leurs idées.

Néanmoins le Saint-Simonisme avait vécu, et sur ses ruines le féminisme demeurait.

Alice Berthet.

(1) C. Bouglé. Le féminisme Saint-Simonien, Revue de Paris, 15 sept. 1918.

LES DISPARUS

Trois députés féministes

Le Groupe des Droits de la Femme à la Chambre des députés, qui est présidé par M. Jules Siegfried, recrute de nouveaux adhérents, mais nous n'en sommes pas moins tristement émues lorsqu'un d'entre eux vient à disparaître au moment où il remplit ses fonctions de serviteur de la France. Que ce soit M. Métin, mort loin de son pays au cours d'une mission diplomatique, M. Dumesnil, ou plus récemment M. Murr, nous tenons, quoique nous ne les connaissions pas personnellement, à envoyer un souvenir de reconnaissance et de vif regret à ces députés qui s'étaient fait inscrire au Groupe des Droits de la Femme et qui, par ce seul fait, proclamaient leur amour de la justice et leur résolution de soutenir les revendications légitimes des femmes. Ceci suffit à leur donner droit à notre reconnaissance, et nous exprimons ici à leurs familles attristées la part très grande que nous prenons à leurs deuils.

La Présidente de l'Union Française pour le suffrage des femmes,
Marguerite de Witt-Schlumberger.

Notre prochain numéro sera consacré au sujet suivant :
L'esprit de liberté en Alsace-Lorraine.
D'éminentes personnalités y collaborent.

LISEZ FAITES LIRE
"La Française"
qui renseigne et défend les femmes
les aide à remplir leurs devoirs
et à obtenir leurs droits

Notes d'Actualité

Acceptez nos places, s.v.p.

J'ai lu récemment, je ne sais où, une appréciation sévère des voyageurs du Métro, dont l'insensibilité envers les mutilés oblige l'Administration à établir pour ceux-ci des places réservées.

Je soupçonne l'auteur du blâme de n'avoir jamais offert sa place à un blessé de la guerre. Sans quoi il saurait que c'est là une entreprise singulièrement épineuse.

Les aventures d'une mienne amie très intime suffiront à le démontrer.

C'est une dame de l'espèce Don Quichotte et vous pensez bien qu'elle ne pouvait manquer une aussi évangélique occasion d'exercer ses facultés chevaleresques. Dès qu'on commença à voir circuler des mutilés, elle porta dans les voitures publiques le souci permanent de servir ces malheureux.

Mais quelles difficultés pour les discerner. Debout, immobile, un homme aux jambes meurtries ou fausses ressemble exactement à un homme intact. Mon amie guettait ardemment les arrivants, au risque de leur paraître bien effrontée. Et quand elle en avait reconnu *un*... alors, neuf fois sur dix c'était le désastre.

Pauvre, pauvre amie ! La voici dans le Métro. Il n'y a pas foule, mais tous les sièges sont occupés. Entre un petit soldat avec une jambe de bois. Elles se lèvent d'un bloc, elle et sa voisine de face, car mon amie n'est pas unique en son genre. Et toutes deux se rasseyent piteusement. « Non, non a déclaré fièrement le petit soldat, je resterai debout ! » Il n'a même pas dit merci.

Mon amie est sur la plateforme arrière d'un tramway auprès d'un officier qui est venu boitant et qui semble fort mal à l'aise sur une jambe, artificielle sans doute. Cinq minutes passent ; mon amie médite une phrase et elle a le trac comme avant une conférence. Enfin, elle se lance, et toute rouge, la main sur la poignée de la porte : « Monsieur, si j'avertissais qu'être debout vous incommode, je suis sûre... — Oh ! Madame, merci ; mais je préfère demeurer à l'air. »

Une autre fois, en même lieu, un pauvre diable, blême, décharné, affligé d'un pilon, tourne le dos à l'intérieur ; mais mon amie veille : « Voici une place libre pour vous, monsieur ! » L'homme la regarde et ne dit mot ; elle ouvre la porte, attend qu'il passe ; il regarde la porte et ne bouge pas ; elle soupire et va s'asseoir.

Et puis, un soir, c'est la grande cohue du Métro ; deux mutilés sur le quai ; ils viennent s'ajouter à l'entassement. Les gens assis ne les voient pas. Mon amie fait sur sa réserve de dame bien élevée un effort héroïque et crie : « Des blessés sont debout ! » Six places s'offrent... qui sont refusées.

Mon amie, la fois suivante, change de tactique. Avisant un jeune homme qui, accompagné d'une robuste dame, semble défaillant, elle abandonne discrètement son siège comme si elle se préparait à descendre... et c'est la robuste dame qui s'assied.

C'est tout le temps ainsi. N'est-ce point à donner sa démission de Don Quichotte ?

Guerre à l'Alcool

PROHIBITION DE L'ALCOOL AU MAROC

Le général Lyautey a envoyé à la Ligue nationale contre l'alcoolisme les textes portant prohibition de l'alcool de bouche au Maroc.

« Je suis heureux de vous signaler, écrit-il dans la lettre qui accompagne l'envoi, que le Gouvernement du Protectorat est entré délibérément dans la voie de la lutte contre l'alcoolisme, qui lui est apparue comme un devoir à accomplir, tant envers les Européens que les indigènes habitant ce pays. »

L'arrêté viziriel de prohibition est entré en vigueur depuis le 9 mars 1918 en ce qui concerne la fabrication des produits alcooliques prohibés, la déclaration des stocks et leur réexportation, etc., et à compter du 9 septembre en ce qui concerne l'exposition, la mise en vente et la vente des mêmes produits.

Les infractions sont sévèrement punies et des primes seront accordées aux personnes qui auront découvert ou aidé à découvrir les coupables.

L'ALCOOL ET LE DEFAITISME

Sous le titre : « Les marchands de cafard », M. Paul Marguerite écrivait naguère un article dans l'« Intransigeant », dont nous extrayons ces lignes :

Comment ne comprend-on pas que c'est dans le verre d'alcool, dans la bouteille de vin suivie d'une autre bouteille de vin que les ouvriers, les ouvrières et, parmi les femmes à allocation, celles qui sont de mauvaises femmes et de mauvaises mères, que les soldats de l'arrière, que les permissionnaires livrés à eux-mêmes allaient chercher des prévisions pessimistes, la lassitude de la guerre, des déblatérations venles, en faveur de la paix, d'une paix qui loin de venger nos morts, livrerait les vivants comme esclaves.

⁂

Adhérez, faites adhérer à *L'Alarme*. Adhésion : à partir de 1 franc par an.

Membres ayant droit au vote : 10 francs (minimum). Membres donateurs : 500 fr. (minimum). Adresser les cotisations en timbres ou mandats au siège social, 45 rue Jacob, Paris, Président : M. JEAN FINOT.

VERS LE SUFFRAGE DES FEMMES

Une campagne obstructionniste

Nous avons, dans nos derniers numéros, signalé le sentiment d'opposition d'une grande partie de nos parlementaires au progrès de la loi sur le suffrage des femmes. Ce sentiment s'est fait jour nous l'avons dit, au récent Congrès du parti radical-socialiste. Au même moment il inspirait un article publié par notre confrère *Le Temps*, le 26 octobre dernier. Nous reproduisons ci-dessous ces lignes étranges dans un journal qui pendant si longtemps s'est montré favorable à la cause des femmes. On en remarquera le ton cauteleux et, tranchons le mot, l'hypocrisie. L'auteur visiblement est préoccupé de ne pas heurter l'opinion publique pour laquelle la guerre a « mûri la question ». Et s'il faut laisser cependant cette question de côté, c'est uniquement, voudrait-il faire croire, parce que des députés à la veille de ne plus l'être et qui déjà, leur mandat expiré, ne le sont plus que par tolérance, doivent avoir la modestie de ne point trancher d'aussi graves questions !

Allons donc ! Voilà la troisième fois qu'une commission du Suffrage universel s'est prononcée sur cette question. Et ce serait la troisième Chambre, prise au moment de se séparer, d'une si étonnante humilité !

A d'autres de pareilles sornettes !

Les suffragistes ont eu la bonté de croire à la sincérité de la peur que le suffrage des femmes ne compromît la République, manifestée par les radicaux socialistes. On nous en raille. Ceci encore, nous a-t-on dit n'est que parade — ; c'est la poudre aux yeux des bons électeurs qui, eux, prennent (comme nous-mêmes) cette crainte au sérieux. En réalité les députés sortants n'ont peur du « saut dans l'inconnu » que pour eux-mêmes ; ils ont peur de sauter, eux, voilà tout, si un nouvel élément est introduit dans le collège électoral qu'ils ont l'habitude de manier. Des électeurs, on sait comment les prendre : les marchands de vin sont là, mais des électrices ... euh... c'est bien dangereux. Donc, il n'en faut pas.

Ce qui est dangereux pour un parti au pouvoir, c'est de sacrifier trop continûment l'intérêt public à ce qu'il croit son intérêt particulier. Prétendre que l'on craint de nuire au pays en favorisant une réforme reconnue de toutes parts nécessaire à la vie même du pays telle que le vote des femmes ; et d'autre part tenter d'agiter l'opinion en créant une révolte contre la trop minime condamnation infligée par la Haute-Cour à un ministre indigne, bien plus sévèrement condamné par tous les honnêtes gens sans parti pris : voilà deux scandales qui portent le signe des déchéances prochaines. Les empereurs et les empires de proie commencent à payer leur égoïsme et leurs injustices. Que le parti-radical-socialiste se méfie de ceux qui l'entraînent dans les mêmes voies.

Par bonheur, tous les députés ne sont point hypnotisés par la vision d'involontaires gymnastiques, M. Jules Siegfried président du groupe parlementaire des Droits de la Femme, a traduit la pensée d'un grand nombre de ses collègues dans la belle réponse qu'il a faite à l'article anonyme du 26 octobre et que *Le Temps* a aussi publiée, en moins bonne place cependant, on le verra, et en caractères moindres. On lira également cette réponse plus loin. Que M. Jules Siegfried en soit remercié.

Jane Misme.

Extrait du Temps, 26 *oct.* 1918 (1er *page*)

LE VOTE DES FEMMES

Il paraît que la Commission du suffrage universel poursuit ses travaux et combine laborieusement une série de réformes en vue des élections prochaines. Passe pour les élections municipales ou cantonales, épreuves auxquelles la Chambre n'est point directement intéressée ; mais elle doit s'attendre à ce qu'on lui oppose une sorte de question préalable, lorsqu'elle s'avisera de réformer ou tout au moins de modifier son propre statut. Il y a vingt-cinq ans et plus, la Chambre allait voter à une grosse majorité le mandat de six ans et le renouvellement partiel, lorsqu'elle en fut empêchée par le plus honorable scrupule. Elle n'avait plus que quelques semaines à vivre, et il suffit à M. René Goblet pour ruiner la proposition déjà triomphante de lancer à travers le débat cette courte mais cinglante interruption : « Au point de sa carrière où elle est arrivée, la Chambre se croit-elle l'autorité indispensable pour voter une loi organique ? »

Or, il s'agissait d'une Chambre dont le mandat allait arriver à terme. Qu'aurait dit M. René Goblet d'une Chambre dont les pouvoirs sont déjà périmés depuis plusieurs mois ? Une Assemblée qui se trouve dans cette situation a, certes, le droit et le pouvoir d'expédier les affaires courantes, c'est-à-dire de faire la *guerre*, selon le mot de M. Clémenceau ; mais est-elle bien qualifiée pour disposer du suffrage universel sans avoir elle-même affronté de nouveau le suffrage uneversel ? Voilà un problème que la Commission de la Chambre pourrait se dispenser de faire surgir par un zèle intempestif.

Certes, l'on comprend que la commission se soit occupée du vote des femmes dans les élections pour les conseils municipaux, pour les conseils d'arrondissements et pour les conseils généraux. Il y a longtemps que la question du vote féminin s'agite devant l'opinion : mais on paraissait réfractaire même au moindre essai. La guerre a mûri la question. Les femmes françaises ont montré depuis 1914 des qualités de dévouement et de fermeté égales à l'héroïsme des soldats. Ce n'est pas tout. Les femmes ont travaillé selon leur préparation et leurs aptitudes ou leurs forces, les unes à l'hôpital, les autres dans les usines, les autres dans les champs. Sans parler des œuvres d'assistance où elles se sont multipliées, elles ont suppléé aux hommes manquant un peu partout ; elles ont pris leur large part de la tâche patriotique qui consistait à tenir.

La commission du suffrage universel a donc décidé que le moment était venu d'enlever le suffrage des femmes aux discussions purement académiques pour tenter un premier essai d'application. Elle a peut-être été un peu loin. Elle a décidé que les femmes seraient électeurs et éligibles dans les communes pour le choix des conseils municipaux. Aux élections départementales, les femmes seront électrices, mais ne pourront pas briguer les mandats. Le régime des élections législatives ne sera pas dès ce moment modifié. On attendra le résultat des expériences dans le canton et dans la commune. Etait-il nécessaire de faire si grandement ces expériences ? N'a-t-on pas un peu dépassé le but ?

Ainsi, les femmes vont se trouver en majorité dans un certain nombre de communes. Inutile de dire pourquoi. Nous connaissons des villages où les hommes sont dans la proportion de un sur trois habitant. Il ne tiendrait donc qu'aux femmes d'avoir aux élections prochaines la majorité, sinon l'unanimité dans presque toutes les communes. Avant que les textes définitifs soient votés, le Parlement voudra, certainement, par prudence, prendre quelques garanties : par exemple, que les maires seront des hommes et que l'on ne pourra confier aux femmes que les fonctions d'adjoint ; décider que les femmes élues ne pourront dépasser un tiers ou même la moitié de l'assemblée municipale, etc.

Il est, dès aujourd'hui, certain que des amendements seront déposés dans ce sens.

Il serait encore plus sage d'ajourner des réformes de cette importance jusqu'à l'heure où le suffrage universel aura été enfin consulté. . . . . .

Extrait du Temps *du* 20 *oct.* 1918 (3e *page*)

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Dans un article du « Temps » du 26 octobre, vous préconisez l'ajournement de la question relative au vote des femmes jusqu'à l'heure où le suffrage universel aura été consulté.

Laissez-moi vous dire que le moment actuel me paraît, au contraire, spécialement favorable pour résoudre cette question, car tout le monde a pu apprécier, comme vous le faites, du reste, vous-même, l'admirable attitude des femmes pendant la guerre. Dans les hôpitaux du front, aussi bien que de l'intérieur, à côté des chirurgiens et des médecins, auxquels elles apportent un concours devenu indispensable ; dans nos écoles et dans nos lycées, où elles sont appelées à remplacer les professeurs mobilisés, elles ont pris une place qui les désigne tout naturellement pour continuer à donner leur concours aux hommes quand la guerre sera finie.

Faut-il rappeler le rôle magnifique qu'a rempli la Française au point de vue agricole ; n'a-t-elle pas montré dans ce vaste domaine des capacités d'endurance et d'ordre pratique, auxquelles nous devons une bonne partie de nos récoltes ?

Dans nos usines de guerre, que serions-nous devenus si les mains agiles des femmes et leur indomptable courage n'étaient pas venus apporter leur aide indispensable à la défense nationale ?

Partout où il a fallu remplacer les hommes, on a vu les femmes à l'œuvre : dans les administrations, dans les banques, dans les chemins de fer, les tramways, rien ne les a rebutées, elles ont montré partout une facilité d'assimilation remarquable et une compétence indiscutable.

Enfin, dans toutes nos grandes organisations d'ordre social, nous voyons la Française travailler au progrès général avec autant d'intelligence que de dévouement.

L'heure de la victoire et de la paix approche, un travail immense s'imposera ; une armée de travailleurs et de travailleuses devra se lever pour reconstituer une France nouvelle. N'est-ce pas l'heure ou jamais d'appeler les femmes à participer à nos travaux communaux et départementaux, comme l'ont fait avant nous un grand nombre de nos alliés, à y apporter leur compétence, spécialement dans les questions d'hygiène, d'assistance et d'enseignement ?

La commission de la Chambre des Députés, en demandant le suffrage municipal pour les femmes et en réclamant le vote immédiat, a estimé accomplir un acte de sagesse, de justice et de reconnaissance.

Jules Siegfried.

QUESTIONS DU JOUR

L'Armistice pour l'Allemagne

L'arme la plus terrible de l'Allemagne, on l'a dit, n'est pas son artillerie lourde, y compris les Berthas, ni ses gaz asphyxiants, ni ses liquides enflammés, mais sa savante propagande de désunion, de mésentente, de dépression morale. Et malheureusement, la réserve de cette arme-là est inépuisable.

Il faudrait se souvenir toujours que ce qu'on entend dire, qui peut irriter des Français les uns contre les autres, vient de l'autre rive du Rhin. On y prêterait moins d'attention et on hésiterait à le répéter.

Nous croyons pourtant devoir signaler, pour mettre en garde nos lecteurs contre lui, le bruit absurde et perfide qui a été répandu cette semaine dans les milieux populaires : que seuls les « bourgeois » désirent la prolongation de la guerre, par crainte du retour de nos soldats ! C'est du Léninisme tout pur, c'est-à-dire du « bochisme » et cela n'a pas le sens commun. Comme si seuls les syndicalistes se battaient, comme si les mères « bourgeoises » n'attendaient pas, dans une angoisse et une impatience accrues par la proximité de la délivrance, le retour de leurs fils ! Et puis, il n'y a pas, devant l'ennemi des bourgeois et des prolétaires, il n'y a que des Français et leurs alliés, décidés à justifier par la victoire complète la mort de tant de leurs camarades, à obliger les criminels à réparer et à les rendre incapables de recommencer. Il faudrait être niais pour ne pas voir que cette insinuation, si elle réussissait à « prendre » parmi nous, serait tout profit pour l'Allemagne, réveillant en France la vieille hostilité des classes, et hâtant peut-être, ou adoucissant l'armistice. Donc, puisque propager ce bruit est dans l'intérêt de l'Allemagne et évidemment contraire au nôtre, c'est qu'il est d'origine allemande.

Le moral des pays envahis

Ce ne sont pas les « envahis » qui trouveraient trop dures les conditions imposées par les Alliés à l'Allemagne. On sait, ou plutôt on ne saura jamais assez ce qu'ils ont souffert. Pour en avoir quelque idée, il faut lire les ouvrages suivants :

Lille sous la griffe allemande, par André Fage.

M. Fage dépeint les premières heures tragiques du bombardement et de l'incendie de Lille, puis les souffrances de l'occupation. Il a recueilli tous les arrêtés municipaux, toutes les proclamations et affiches de l'autorité allemande depuis la première occupation en août 1914 jusqu'à la fin de 1915. Comme ce livre a paru bien avant la délivrance, beaucoup de passages ont été supprimés par la censure, sans doute par prudence. Il en reste assez cependant pour inspirer l'horreur de la tyrannie impériale et l'admiration pour la superbe constance de nos compatriotes Lillois.

Les Rapatriés, par René Benjamin.

« Le Boche a forcé leurs portes à tous, et presque tous ils se sont dressés et défendus. Leur patrie, ce fut d'abord la maison, leur travail, leurs enfants. Au jour le jour, pied à pied ils ont défendu leur bien à l'ennemi.

« Tous ils sont la résistance superbe, résistance à la guerre, à la peine et au crime, car tous ils se croyaient nés pour le bonheur, la tendresse et le travail. Apprenti, tenancement, ils se sont défendus, débattus : leur vie ne fut plus qu'une lutte pour s'échapper de l'ombre. »

Le retour des Innocents, par Henry Bordeaux.

Emouvant appel en faveur de l'Œuvre des Rapatriés. L'auteur met tout son cœur à décrire les pauvres enfants de France renvoyés par les Allemands après des mois de martyre :

« Celui-ci a quatre ans et il ne marche pas encore. Cet autre a trois ans et demi, et, si sa mère le nourrit, c'est qu'elle n'a trouvé que son lait. Elle s'est épuisée pour qu'il n'eût pas à souffrir, mais il la faut elle-même mettre au lit. Elle n'en peut plus, mais elle l'a ramené. Il est vivant, mais elle va mourir. Petites poitrines grêles creusées de trous profonds entre les côtes, ventres creux, épines dorsales en saillie, cuisses de poulet, pauvres squelettes décharnés, qui ne vous a vus ne connaît pas toute la guerre, car, la nature et les hommes, le cœur peut se durcir assez pour se blaser sur leurs bouleversements et plaies, mais le supplice des enfants, voilà ce qui jamais ne s'oubliera. »

L'effort moral de nos pays envahis, par Mme Alf. Reboux, de Roubaix, et par M. Léon Paschal, député d'Avesnes.

Mme Alf. Reboux est restée 26 mois en pays envahis. Elle a, comme tant d'autres,

Journée d'Alsace-Lorraine

Dimanche 17 Novembre

Le Conseil National et *La Française* donnent rendez-vous, à 1 h. 3/4, devant le n° 3 de l'Avenue du Bois de Boulogne à toutes les féministes qui désirent rendre part à la manifestation que nous avons annoncée (numéros du 19 octobre et du 2 novembre). Rappelons que, organisé par « L'Union des Grandes Associations Françaises », le cortège partira à 2 heures de l'Arc de Triomphe pour se rendre à la Place du Carrousel en passant devant les monuments de Strasbourg, Jeanne d'Arc, Quand-Même, Gambetta, Lafayette.

Que les féministes viennent nombreuses à cette grande manifestation d'intérêt national.

reçu le petit billet sinistre par lequel était signifiée aux mères la déportation des jeunes filles.

« Je me souviendrai toujours de ce jour de Pâques 1916, jour de Pâques sans cloches, car nos cloches ne sonnaient que pour annoncer des victoires allemandes ; c'était dans la brume épaisse du matin que le triste cortège des jeunes filles s'en allait.

Le lendemain, je les ai vues, ces enfants, car j'allais implorer pour une jeune parente qui avait été emmenée, jeune fille de 19 ans. Je les ai vues poussées par milliers dans des usines, femmes, jeunes filles de tout âge et de toutes conditions. Elles passaient devant l'officier, elles n'avaient plus d'état-civil, elles n'étaient plus qu'un numéro. Le lendemain, on venait les chercher ; chaque jour, elles partaient 500 par 500 ; on les entassait dans les wagons à bestiaux, et elles allaient... Mais ces jeunes filles témoignaient de leur invincible confiance dans la France ; on avait asservi leurs corps, mais on n'avait pas pris leurs âmes et elles s'en allaient courageusement, en chantant la Marseillaise. »

Mme Reboux dit aussi la magnifique résistance des Roubaisiennes :

« Les femmes ont été atteintes dans leur dignité ; on leur a demandé de servir l'Allemagne : elles ont refusé. On les a entassées dans des usines, et lorsque l'une d'elles s'affaissait, l'Allemand venait avec sa baïonnette la rappeler à la réalité. On lui disait : Si vous voulez vous asseoir, passez dans la chambre à côté, où il y a une machine à coudre, et travaillez.

« Ces femmes admirables, pendant des heures et des heures ont résisté. On les a mises en prison. On leur disait : Vous n'avez que 1 fr. 25 par jour pour vivre ; c'est la misère; ouvrez quelques sacs, vous aurez cinq francs par jour. Ces femmes ont préféré la pauvreté; elles sont restées Françaises, elles ont donné un exemple admirable de discipline et de fermeté. »

Ayant vu et subi ces choses, Mme Reboux est en droit de terminer par cet austère appel au devoir patriotique :

« Mesdames, nous sommes en proie au minimum de souffrances, il faut les accepter. De l'autre côté, sur la ligne de feu, on meurt pour la France. Je vous demande, à vous, femmes françaises, de vivre pour la France, d'être en communion constante avec la France meurtrie, ensanglantée, nous ne devons pas perdre de vue que nous ne sommes pas au bout de notre devoir... Si on a pu dire dans nos tranchées : « Debout les Morts ! » moi je dis partout : « Debout les femmes, debout pour la Victoire, pour la Victoire économique, debout jusqu'au bout ! »

POUR LA RÉNOVATION MÉNAGÈRE

Le Tatillon

Dans mon compte-rendu du 16e concours Lépine paru dans *La Française* du 5 Octobre, j'ai commis un oubli que je tiens à réparer.

Outre les casques si ingénieusement combinés offrant une plus grande protection pour les yeux de nos chers poilus, inventés par la modiste renommée Mlle Jane Taty, 17, rue Tronchet, et qui obtint une médaille d'or des plus méritée, j'aurais dû mentionner une autre invention de cette exposante, qui offre un réel intérêt pratique.

C'est un petit ustensile de ménage baptisé « Le Tatillon » b. S.G.D.G. servant à éplucher très économiquement divers légumes et surtout les pommes de terre, si précieuses en ce moment par leur rareté et leur prix élevé.

Il existe divers systèmes prônés dans ce but, mais aucun ne peut égaler les qualités du « Tatillon » qui seul permet réellement d'utiliser la pomme de terre avec la moindre perte de poids par l'épluchage uniquement de sa cellulle extérieure, conservant totalement sa partie essentielle féculante qu'elle recouvre directement et que l'épluchage au couteau ou par tout autre moyen, même très soigneusement, ce qui est rarement le cas, enlève dans la proportion de 12 %, tandis que le « Tatillon » réduit cette perte à 2 0/0.

Son prix actuel de frs 1.25 le rend accessible même au plus modeste ménage où cette économie sera très appréciée et certainement à ce titre, Mme Moll-Weiss accordera son patronage au « Tatillon » également remarqué et récompensé au Concours Lépine.

Il faut ajouter que Mlle Taty ne recherche pas un profit personnel par la vente du Tatillon, mais destine tout le bénéfice à réaliser à une œuvre humanitaire de solidarité féminine qu'il est juste de signaler.

Mlle Taty veut mettre son goût éprouvé et sa grande expérience de la Mode au service de l'apprentissage de sa profession en formant de bonnes ouvrières qui, dès le début, devront gagner des salaires rémunérateurs qui mettront nos charmantes midinettes à l'abri de tentations malsaines portant atteinte à leur réputation et qui déconsidèrent cette profession alors qu'elle peut être exercée aussi honorablement que toute autre.

Mlle Taty espère pouvoir réaliser ce beau profit. Le public féminin surtout devra l'y aider.

J. Z.

LES LIVRES

POESIE

Les cloches de Flandre, par Marcel Wyseur.

Ces poèmes sont de forme moins vigoureuse et moins variée que leurs prédécesseurs : la Flandre rouge. La note dominante est celle de lassitude : c'est le détachement d'une vie qui ne s'appuie sur rien, toutes ses réalités apparaissent fuyantes et ses idéals décevants. Certes, la tristesse est naturelle aujourd'hui dans l'âme d'un enfant de la Flandre, qui aime son pays.

O Flandre ! dans tes champs où sont les moissons d'or
Dont la houle profonde, en vagues de lumière
Défertait lentement aux jours de messidor
Vers tes horizons droits comme des murs de pierre ?

Et le poète l'aime, sa Flandre, au point d'y « élire son sépulcre », ainsi qu'eût dit Ronsard :

Je veux dormir chez nous, sur le cœur de la Flandre
Et dans l'éternité des jours encore entendre
Contre mon cœur glacé battre son cœur profond.

Aussi, comme il souffre à errer dans les villes mortes
Le long des quais déserts où stagne le silence
et à se remémorer la maison ensoleillée où
Tout est gaîté de vivre et bonheur familier
Dans le modeste enclos qui borne la chaumière
Il y a des glaïeuls et des roses trémières
Et des fruits de saveur pendus aux espaliers.

Mais, à toute cette mélancolie, à ces cloches qui pleurent, à ces visions de mort et de deuil, on préfèrera peut-être les graves et pieuses paroles intitulées « A mon fils ».

Lorque viendra demain et que tu seras homme,
Souviens-toi de ceux-là qui sont ceux d'aujourd'hui.
Quel qu'en soit le nom dont l'avenir les nomme
Souviens-toi de ces grands, ô toi mon tout petit.
... Souviens-toi de ceux-là que, chaque jour, chaque heure,
Aux villages d'espoir on espère sans fin,
Et qui ne verront plus l'accueillante demeure
Ni celles dont l'espoir obstinément est vain.

M. Wyseur est un poète né, qui exprime sans effort et sans artifice ses états d'âme du moment. Aujourd'hui il ne voit partout que ruine et néant ; bientôt la résurrection victorieuse de son pays lui inspirera d'autres beaux poèmes, et ceux-là seront pleins de vie et d'allégresse.

La Vierge de Lutèce, pièce en quatre actes, en vers par Aug. Villeroy.

Le goût du jour va aux pièces symboliques. L'action et les caractères s'effacent pour mettre en valeur la signification contemporaine. On peut se demander si ces œuvres ont assez de vie en elles pour subsister après que leur principal intérêt actuel aura disparu, par la caducité commune à tout ce qui est d'un temps et n'a pas de racines profondes dans l'humanité.

Ces réflexions générales mises à part, on aimerait encore que Geneviève, l'âme de Paris, agit un peu plus par elle-même et n'eût pas besoin d'être chaque fois **sauvée**, tantôt par le pâle Celtil, tantôt par l'évêque Saint Germain. S'il est une devise chère à Paris, et toujours pratiquée par les saintes de France, c'est bien : Aide-toi, le ciel t'aidera.

Il y a de jolis détails dans cette pièce dont l'auteur paraît jeune et par conséquent a pour lui l'avenir. Les vers sont inspirés et assez forts, quoique parfois un peu durs, et quoique le lecteur à oreille « métrique » soit un peu gêné par le déplacement presque systématique de la césure.

Aucune de ces réserves ne s'applique au beau poème vibrant, tendre, ému, harmonieux, que le même poète adresse à l'Alsace.

Ode à la France, par J. Vaissivière.

M. Joseph Vassivière chante la gloire de la France, de la France dont le nom clair

Tel le cor de Roland au val de Roncevaux

sonne la Liberté dans l'arène du monde. En quelques vers sonores et pleins, l'auteur résume le passé de la France, ses jouteurs au pur renom de chevalerie, les Du Guesclin et les Bayard, son grand élan vers la Liberté que fut la Révolution, l'Aigle fabuleux, puis la recherche ardente du progrès au XIXe siècle.

Tu rêvas de tarir la source des sanglots
D'engranger tout l'azur, d'humaniser la gloire...

Le Présent dépasse le Passé, car la France a toujours la même âme
Et les rêves d'amour dont meurent nos poètes
Sont ceux dont naissent nos soldats.

L'Avenir, enfin, verra le blason de la France, le Droit, s'élever seul sur le haut frontispice des temples de la Paix.

Ton cœur sera le balancier
Dont les doux battements régleront ceux du globe.

A chanter sur la route, chants recueillis par A. Sauvezis.

Ce petit recueil de chants patriotiques, airs et paroles, d'un format très commode à mettre dans sa poche, et néamoins bien clairement imprimé, fera le bonheur des marraines parce qu'elles y verront celui de leurs filleuls. Il y a plusieurs petits cahiers. Celui que j'ai sous es yeux contient la Marseillaise, la Bannière étoilée, le Chant du Départ, Rule Britania, le Chant des Girondins, Fanfan la Tulipe, plusieurs chants populaires d'Alsace, de Lorraine, du Poitou et une chanson composée en 1916 par le capitaine Nicolas, musique de A. Sauvrezis.

Alice Berthet.

Carrières Féminines

COURS GRATUITS ORGANISES PAR L'ASSOCIATION POUR L'ENROLEMENT VOLONTAIRE DES FRANÇAISES, AU SERVICE DE LA PATRIE

(45, rue d'Ulm, Ve)

Des cours gratuits, réservés à des femmes et jeunes filles honorables, préparent celles-ci à diverses situations dans les bureaux, dans le commerce et aux concours institués par les banques, les chemins de fer, les postes et télégraphes. Les élèves qui ont atteint le niveau de connaissances exigées pour le baccalauréat peuvent se préparer aux carrières administratives supérieures des ministères. Pour renseignements, s'adresser à l'Association.

COURS NORMAUX DE GYMNASTIQUE

Les cours normaux de gymnastique institués en faveur des institutrices de la ville de Paris, les mardi et samedi de chaque semaine de 5 à 6 heures du soir, au gymnase Huyghens (XIVe).

Ces cours sont réservés aux Institutrices de la ville de Paris. Toutefois, des personnes pourvues du brevet supérieur et se destinant à l'enseignement pourront y être admises sur autorisation spéciale.

Examens en 1919

ART. 1er. — Des sessions d'examen s'ouvriront, en 1919, pour l'obtention des certificats d'aptitude de l'enseignement primaire ci-après désignés :

Aspirants et aspirantes.

Certificat d'aptitude au professorat des écoles normales et des écoles primaires supérieures (lettres et sciences, première partie) et concours d'admission aux écoles normales supérieures d'enseignement primaire de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses.

Certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les écoles normales et les écoles primaires supérieures.

Certificat d'aptitude à l'enseignement du travail manuel.

Certificat d'aptitude à l'enseignement du chant et de la musique (degré élémentaire et degré supérieur.

Certificat d'aptitude à l'enseignement commercial dans les écoles primaires supérieures (degré élémentaire et degré supérieur).

Aspirantes.

Certificat d'aptitude au professorat des écoles normales et des écoles primaires supérieures (lettres et sciences, 2e partie).

COURS PROFESSIONNELS DU RHONE
(1, place des Terreaux, Lyon)

La Société d'Enseignement Professionnel du Rhône ouvre pour la 55e fois ses cours au nombre de 215, dont 77 pour hommes, 31 mixtes et 107 pour dames. On enseigne dans ces cours le moulage, la coupe et lingerie, le dessin, la peinture, le solfège et le chant, les modes, fleurs, la broderie et dentelle, etc., et aussi les langues vivantes, la sténographie et la comptabilité. Les élèves paient un droit d'inscription variable suivant les cours, mais toujours très modique.

LE SALAIRE DES ECLUSIERES

M. Barabant, député, a demandé par question écrite à M. le Ministre des Travaux Publics quand se réaliseront les promesses faites en ce qui concerne l'augmentation des salaires des éclusières hors classe qui gagnent en ce moment 29 fr. 40 par mois.

Réponse. — Les éclusières hors classe, dont le salaire est généralement très modeste, sont logées par l'Etat et sont autorisées à se livrer, en dehors du temps nécessaire au service dont elles sont chargées, à toutes autres occupations, et qui ne sont pas jugées par l'Administration incompatibles avec ce service. C'est pour ce dernier motif qu'elles n'ont pas été admises au bénéfice des décrets des 3 mai et 18 août 1917, ni à celui du décret du 27 mars 1918, accordant des indemnités de cherté de vie ou des suppléments temporaires de traitement aux fonctionnaires et agents de l'Etat. En vue d'améliorer dans une certaine mesure la situation des agents hors classe, un arrêté ministériel du 29 juillet dernier a accordé à chacun d'eux une majoration de salaire de 50 p. 100.

(Cela ne fait toujours que quarante-quatre francs dix centimes.)

Bulletin des Sociétés Féministes

Conseil National des Femmes Françaises

SECTION D'ASSISTANCE ET DE PREVOYANCE SOCIALE

La réunion de la section a eu lieu le samedi 26 octobre, 4, rue Pigalle. Elle offrait un intérêt tout particulier, car c'était la première des séances tenues par les sections de C.N.F.F. depuis la dispersion des dernières vacances, et on y posa nettement le problème du vaste travail a exécuter dans les circonstances actuelles.

Mme Jules Siegfried, présidente du C.N.F.F., y assistait. Elle prononça d'émouvantes paroles sur l'ardeur de nos femmes françaises si patriotes et si ingénieuses à accomplir le bien : quelle récompense ne trouvent-elles pas aujourd'hui, après tant de luttes et d'angoisses ! La victoire s'avance, et bientôt elles pourront prendre un repos mérité. Mais ce moment de repos sera court, il leur faudra ensuite, plus que jamais, se mettre à l'œuvre pour créer une France nouvelle digne de ceux qui l'ont si vaillamment défendue. L'assemblée applaudit, et entendit après le compte-rendu de la dernière réunion donné par Mme E. Grumbach.

L'ordre du jour comportait une causerie de Mlle de Gouriet, secrétaire-générale du *Secretariat français des Villages libérés*, sur cette œuvre, qui vise la résurrection des campagnes dévastées par la guerre.

Elle parla de la grande tâche de demain, à laquelle doivent contribuer toutes celles qui ont à cœur le relèvement de la patrie blessée, mais triomphante. Le S.F.V.L. n'est pas distributeur de secours, il se consacre plutôt à donner de secours moral et matériel sous toutes ses formes, et s'appuie de préférence sur les éléments locaux. Il intéresse à l'œuvre de rénovation ceux-là même qui, dans l'exil, n'ont pas quitté les exilés, lorsqu'ils ont les qualités de « bons bergers » nécessaires pour guider et soutenir les réfugiés désemparés par l'exode. D'ailleurs, le sol natal est toujours là ; on y revient dès qu'il peut vous accueillir ; des équipes mobiles d'*Infirmières rurales* se sont déjà constituées, et travaillent dans l'Oise, la Marne et la Meuse pour aider les habitants à faire renaître la vie agricole et les industries locales. Pour parer à un besoin urgent, l'œuvre a fondé dans la Haute-Marne un asile où sont hébergés 50 vieillards des régions dévastées. A côté de ces institutions l'on a créé des dépôts où sont réunis les objets de première nécessité que l'on distribue au fur et à mesure des demandes. Le S.F.V.L. vise la réorganisation de Mutualités, de Coopératives, de Syndicats agricoles, d'Ecoles ménagères et, en général, des groupements locaux qui existaient avant la guerre, car dès aujourd'hui, la vie reprend au milieu des ruines. Il offre ainsi une collaboration continuelle, donnant du cœur et de la vie à ce qu'il touche par son action intelligente et bien comprise.

Après avoir remercié Mlle de Gouriet, Mme Weill donna la parole à M. le docteur Schreiber, médecin-major de 1re classe aux armées, qui soumet à la section un projet d'assistance pour l'après-guerre. Il envisage la récupération et la transformation des vêtements militaires pour l'usage civil, ce qui permettrait de tirer parti de tant d'uniformes devenus inutilisables à la démobilisation. Dans un exposé méthodique, il présente la question au double point de vue public et privé, car nombre d'officiers et de sous-officiers ont plusieurs tenues qui sont leur propriété, et dont ils se déferaient volontiers si on les sollicitait. Il estime qu'il faut prévoir une crise du vêtement en raison de la rareté des tissus et de la cherté des accessoires de la toilette. Ne pourrait-on y parer dans une certaine mesure en employant ce stock d'uniformes dont les uns appartiennent à l'Etat et les autres aux particuliers ? Il y a là une source de vêtements toute trouvée. Après désinfection, teinture même si possible, il ne faudrait pas de grandes transformations pour constituer une réserve importante d'effets qui rendrait de grands services à tous ceux auxquels leurs occupations n'imposent pas une tenue impeccable. Ce costume mi-partie militaire, mi-partie civil, pourrait convenir à beaucoup de travailleurs à petit salaire : ouvriers, petits employés, garçons livreurs, etc.

La mise en pratique d'une proposition de ce genre nécessiterait l'appui des pouvoirs publics et la collaboration des ministères intéressés, en même temps que le concours de certaines œuvres de guerre « démobilisées » que l'on transformerait en organes de distribution. Aussi, M. le Dr Schreiber compte sur le C.N.F.F. pour travailler à l'exécution de cette idée qui, semble-t-il, n'offre d'intérêt que si elle était réalisée sur une vaste échelle. La question sera étudiée et soumise aux personnes qualifiées pour la faire aboutir, s'il y a lieu.

Mme Weill clôture la séance en indiquant que le Centre d'Informations pour les renseignements d'entr'aide et d'assistance va fonctionner avec l'approbation de M. le Directeur de l'Assistance et de l'Hygiène publiques au Ministère de l'Intérieur. Il sera ouvert, 4, rue Pigalle, tous les jours de 14 à 16 heures, et le dimanche de 10 à 12 heures. Les assistés y seront reçus aussi bien que les assistants.

Elle espère qu'il sera bientôt organisé suffisamment pour que l'on puisse songer à fonder en province des centres similaires, mais ne dissimule pas que les concours devront être nombreux et suivis pour que le « Centre » de Paris soit à la hauteur de sa belle tâche. »

La prochaine réunion de la Section aura lieu le samedi 30 Novembre à 16 heures.

A. Henri-Nathan *Vice-Présidente.*

Société Nationale du Féminisme Français

La Société Nationale du Féminisme Français invite ses amis à se réunir le 17 novembre à 1 h. et demie devant le numéro 1 de l'avenue du Bois de Boulogne où se trouveront le fanion du **Conseil National des Femmes Françaises**, pour prendre part à la grande manifestation en l'honneur de l'Alsace-Lorraine.

La Secrétaire générale : **Hélène Seguin.** — La Présidente : **Remanville.**

COURRIER DES LECTEURS

Mme Chalamet est priée d'envoyer 0 fr. 25 pour son changement d'adresse.

Dr Lobit. — La commission du suffrage universel a déjà décidé que les femmes ne seraient pas admises comme électrices sénatoriales ; mais si vous voulez bien vous reporter à ce que nous avons dit à ce sujet vous verrez que les sociétés féministes s'élèvent vivement contre cette interdiction qui rien ne semble justifier, sinon une crainte que nous considérons comme sans fondement.

Mme Reboux. — Merci vivement de votre note qui nous a valu déjà beaucoup de demandes de numéros.

M. G. D., professeur à Sens. — Nous vous transmis votre réclamation au ministère du Commerce et dès que nous aurons la réponse nous vous la ferons connaître.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MEDITERRANEE

Les trains directs, qui ont été supprimés momentanément par suite des nécessités militaires, seront remis en marche à dater du 5 novembre.

Le poids des bagages continuera, toutefois, à être limité provisoirement à 30 kg. par voyageur.

A VENDRE, 2 pianos droits (marque Rieth) palissandre [illegible] ciré, 1.500 fr. chaque. — Pour visiter s'adresser à Mlle Monsuier, Maison d'Etudiantes de l'Association Fénelon, 7, avenue de l'Observatoire, Paris VIe.

MAISONS RECOMMANDÉES

LE BOVRIL

Est indispensable [illegible] Cuisine. Il économise temps, peine et argent. Le seul employé par toute ménagère [illegible] de son bien-être. Fournit un délicieux **Potage-Consommé Riche**. Sauce excellente. Donne aux plats un goût exquis.

Il ajoute à n'importe quel légume la valeur nutritive d'un morceau de viande de premier choix. Reconstituant très énergique.

Le **BOVRIL** est de la viande et rien que de la viande.

Se renseigner aux Maisons d'Alimentation, ou aux magasins de gros, 152, rue Réaumur, Paris (2e).

BIERES
BIERE FANTA non alcoolisée
BIERE spéciale pour nourrices
BIERE de TABLE

La Gérante : **JANE MIDEL**

Imp. des Arts, 11, rue Molière, Paris

ECOLE ROY

rue Lagrange
PARIS (Ve)

COURS de 8 h. du matin à 10 h. du soir, — Envoi du Programme **FRANCO**
Inscriptions reçues à toute époque de l'année

STENOGRAPHIE, DACTYLOGRAPHIE
COMPTABILITÉ. COMMERCE, LANGUES

Préparation spéciale au Commerce aux Services officiels des Chambres, aux Examens des Ministères et Administrations, ainsi qu'au Professorat de Sténographie. Cours GRATUITS et cours rétribués. — Cours par Correspondance.

PLACEMENT GRATUIT DES ELEVES

UN ESSAI
de Vulgarisation esthétique

Nous avons à l'E. P. S. de D... une toute jeune Association d'anciennes élèves qui a quelque mal à vivre, et je cherche à savoir pourquoi :

Dans ce milieu ouvrier, quelques jeunes filles sont très prises dans la semaine et elles aiment, le dimanche, une liberté totale, sans efforts comme sans contrainte ; mais beaucoup d'autres — car les « situations » sont rares, et ce sont les parents, le père et la mère, qui vont à la forge ou à la mine — restent à la maison et, le ménage vite fait, la broderie en main plutôt que le raccommodage, elles y prennent des habitudes, y nouent des fréquentations qui ne sont pas pour les ramener sur les bancs de leur ancienne école. Le dimanche, s'il fait beau, l'on s'en va en bandes sur les routes, et, s'il pleut, le cinéma est le centre de ralliement.

Le cinéma, c'est la passion du jour, auxiliaire et complice des romans spécialement édités — romans aussi absurdes qu'interminables — source d'émotions violentes diversement reçues et perpétuées par la hantise des visions qu'il laisse...

Quelles émotions ! quelles visions !... Dimanche dernier, une richissime Américaine, captive de farouches Hindous dont elle voulait pénétrer les secrets, était suspendue, la tête en bas, au-dessus d'une chaudière, par des cordes que sciaient lentement, dans un nombre réduit, d'exotiques tresses dont j'ignore l'espèce... !

Dès le perte, une affiche éclatante gardiennait aux nerfs leur hebdomadaire secousse !...

Sans savoir du mal, je l'avoue, à lutter contre de semblables attractions ; au moins nous faudrait-il, à nous, aussi, un cinéma qui habituerait peu à peu nos jeunes filles à des spectacles plus doux, à des programmes d'un goût meilleur !

En attendant, j'ai essayé d'une conférence-audition, dont le souvenir, dans l'esprit des jeunes filles qui y assistaient, sera, je l'espère, notre plus sûr moyen de propagande.

« La femme à travers les âges », tel était le sujet de ma causerie, qui n'avait pas la prétention d'être très complète, ni très profonde. D'abord, il fallait aller vite, et je sentais qu'il fallait plaire. Je dois dire que j'ai été un peu surprise de l'attention très vive qu'on accorda à cette partie de mon exposé — diplomatiquement placée au début — la **femme d'aujourd'hui**, quoiqu'elle ne fut illustrée d'aucune « attraction ». Il ne faut donc pas être trop sceptique : nos auditrices étaient heureuses de voir se préciser dans leur esprit la condition actuelle de la femme, sa personnalité, telle que les circonstances l'ont faite, telle qu'elle devra être dans l'avenir. Nos dames patronesses et aussi le personnel de l'Ecole, approuvaient ou suivaient mon discours d'un air méditatif, étonné ou anxieux, qui me montrait la nécessité grande de telles causeries dans **tous les milieux féminins**.

Tout de même, l'intérêt de l'auditoire fut vivement sollicité lors de l'évocation, par la poésie ou par le chant, de **la femme à travers les âges.**

Les trois « clous » de la séance furent un duo et un menuet du XVIIIe siècle, le « **Cuvier** » et une sorte de **scène mimée** ayant pour but de ressusciter la femme antique sous les yeux de ces contemporaines de la plus grande conflagration qu'enregistra l'Histoire.

Je savais bien que la grâce des danses nobles du passé et la verve de notre vieille farce française ne manqueraient pas leur but. J'étais moins sûre et plus curieuse de l'effet que produirait le « Rêve du sculpteur ».

Je l'avais imaginé d'après une légende qui veut qu'un jeune artiste grec, lassé de plaisirs et désabusé de lui-même, s'en soit revenu d'Athènes en sa ville de Tanagra, décidé à la plus morne des résignations, et qu'il ait senti refleurir son génie en pétrissant dans la glaise natale des statuettes qui représentent des jeunes filles de « chez lui » dans les occupations et les attitudes les plus familières de la vie.

Depuis longtemps, ce sujet m'avait tenté : « Nous, femmes, pensais-je, devrions avoir pour les créateurs d'un art si féminin un culte reconnaissant. Ces exquises figurines qui restituent nos sœurs du passé, peuvent, selon le mot de Ruskin « nous apprendre « beaucoup de choses ayant vécu longtemps « avec les morts ». Elles étaient les images de la Vie, qu'un peuple amoureux d'elles plaçait dans les tombeaux mêmes comme pour en chasser les images de la mort. Et les en sont sorties, après des siècles, pour nous révéler toute la grâce du passé, afin qu'elle s'unisse dans le présent aux vertus plus hautes de l'intelligece et du caractère, et que la femme moderne, étreinte par les nécessités d'une dure époque, ne cesse pourtant pas d'être le sourire du monde. Qu'elles se montrent, ces fines statuettes, qui sont des femmes et des filles des campagnes, à celles d'aujourd'hui, trop courbées, hélas ! sur leurs rudes travaux, trop tôt résignées à la perte du charme qui embellit et qui console ! Les Tanagréennes expriment justement la beauté qui est dans les choses et dans les actes les plus ordinaires de la vie quotidienne. »

Naturellement, je m'étais expliquée d'abord, montrant toutes les statuettes de Tanagra que j'avais pu grouper, détaillant leur charme, préparant les esprits et les yeux à un spectacle véritablement un peu nouveau : l'évocation de statues vivantes s'efforçant de copier aussi fidèlement que possible, les créations du sculpteur antique.

* *

Un prélude mélancolique ; puis le rideau se lève sur un atelier de sculpteur, meublé sommairement de quelques escabeaux et d'un lit de repos.

L'artiste, en tunique de pourpre brodée d'une grecque d'or, debout devant sa sellette, essaie vainement de modeler de l'argile ; son visage exprime de la tristesse et de la lassitude. Au bout d'un moment, il jette avec colère l'argile qu'il pétrissait, et s'assied, accablé, sur le lit, la tête dans les deux mains. Son front s'appesantit, sa tête se penche de plus en plus ; il va s'endormir de fatigue ; il s'étend sur le lit, ses yeux se ferment peu à peu, il s'endort.

Une pause musicale, une lumière de crépuscule... alors apparaissent des formes drapées de blanc qui défilent derrière le sculpteur dont l'expression triste et tourmentée persiste. Il tend les bras pour saisir les visions ; mais elles passent, aucune ne s'approche de lui. Quand toutes sont parties, il se cache la figure entre ses bras et paraît pleurer.

Un chant calme et doux... La Méditation entre lentement et vient s'asseoir auprès de lui ; retranchée du monde dans les plis jaloux de ses voiles, elle ne fait pas un mouvement, elle ne le regarde pas ; mais son influence est telle que le sculpteur, peu à peu, tourne la tête, son visage exprimant, de plus en plus, le calme et l'apaisement ; alors la femme voilée se lève, le regarde longuement et s'en va.

Une mélodie gracieuse semble attirer les deux Amies qui entrent enlacées ; elles s'approchent, se penchent en souriant sur le dormeur qui sourit aussi pendant qu'elles s'éloignent après un dernier sourire.

Portant l'urne mouillée sur l'épaule fière qui ne fléchit pas, la Canéphore va passer sans rien voir... le sculpteur se soulève en lui tendant les bras ; elle consent à s'arrêter un moment auprès de lui, puis continue son chemin... et son voile léger qui flotte dissimule et ennoblit son effort.

La Promeneuse aussi, s'en allait, son éventail à la main, indifférente même au premier geste d'appel ; puis, comme le jeune homme s'attriste, elle s'arrête, se retourne et, de loin, lui lance un regard malicieux et provocateur.

Après celle qui se coiffe en levant deux bras purs comme les anses d'un beau vase et dont le sculpteur s'émerveille, voici la jeune fille qui rattache son manteau sur l'épaule ; en le voyant, elle s'est immobilisée dans son geste... lui, penche la tête comme pour détailler sa silhouette gracile et, du doigt, dans l'espace, il la dessine... elle s'en amuse, paraît flattée et s'éloigne comme à regret.

La phrase musicale se fait plus pleine et plus solennelle pour rythmer les pas lents et nobles de la Pleureuse. Elle va, vêtue de lourdes draperies de deuil, son visage fin ciselé dans l'ombre pensive du voile, le col penché dans une attitude de vénération tendre sur l'urne funéraire qu'elle retient et enlace entre ses bras respectueux et caressants.

Le sculpteur conserve sur son visage l'expression de gravité qu'avait fait naître la mélodie, tout à l'heure ; mais on voit qu'il oublie maintenant le deuil qui enveloppe la passante pour ne songer qu'à la grâce eurythmique de son geste et de ses pas.

La dernière venue, en ses tuniques de fête, porte sans doute à la Déesse, Reine de toute beauté, la couronne tressée par ses mains odorantes ; elle-même est si harmonieuse en sa marche légère que le sculpteur, redressé sur son lit pour la retenir, croit, en s'éveillant soudain, la voir encore là, près de lui, dans l'atelier maintenant désert. Il passe la main sur son front ; ce n'était qu'un rêve !... un rêve qu'il faut prolonger, fixer à jamais !... il court à la sellette, pétrit fébrilement la glaise devenue docile entre ses doigts créateurs... et voici, vivante pour l'éternité, celle qui, rien qu'en passant, insoucieuse, a réveillé le génie.

Elle reviendra bientôt : dans les mémoires, la musique fait surgir les paroles bien connues de l'Opéra de Saint-Saëns :

« Voici le Printemps... nous portons des [fleurs... »

Les Tanagréennes portent aussi des palmes avec des corbeilles ; mais c'est un « front » d'artiste qu'elles viennent couronner en « vainqueur » pour une apothéose, qui fit jaillir de l'auditoire de vifs applaudissements.

* *

Ainsi, — pour m'en tenir à cette partie précise de notre séance — des jeunes filles d'un milieu ordinaire ont pu s'adapter suffisamment à un sujet purement esthétique où les aptitudes et les expressions étaient tout, et ont fait naître une expression vraiment jolie ; ainsi, un spectacle de bon goût, obtenu avec des moyens très simples, a pu captiver l'attention d'un auditoire populaire dans son ensemble, et le charmer. Ainsi encore, un art très ancien, mais toujours jeune, très féminin, inspiré de la vie quotidienne et la glorifiant, a pu plaire assez à cet auditoire pour qu'il apprenne de moi avec surprise et avec satisfaction que ces reproductions exquises n'ont pas de valeur marchande et qu'elles sont, surtout que les affreux « sujets » dorés ou bronzés qui représentent le premier essai de [illegible] dans nos maisons ouvrières, à la portée des bourses les plus modestes.

Ce sont trois petites constatations, mais elles ont leur valeur, parce qu'elles sont pleines d'espérance.

Ce qui a réussi chez nous peut réussir partout, là où des gens de bonne volonté voudraient procurer aux jeunes filles et à leur famille ces distractions qui manquent tellement dans la vie des petites villes et des campagnes françaises.

J'attendrais beaucoup de ces séances populaires pour l'affinement des âmes et de la vie par la formation du goût.

Mais je croirais déjà avoir atteint un but enviable si seulement j'enfonçais dans quelques esprits la conviction que la vie, partout, a sa beauté pour qui sait la voir ; elle éteindrait bien des convoitises, bien des espoirs fous et des illusions dangereuses, elle serait créatrice de beaucoup de sagesse et de bonheur.

Aussi faut-il la répandre, l'illustrer de cent façons.

Ch. Boudrenghien.

QUINZIEME ANNEE — N° 480

ABONNEMENTS

FRANCE . . . Un an. 6 fr.
ETRANGER . . . — 8 fr.

LE NUMERO:

FRANCE . . . . . 10 centimes
ETRANGER . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal et par la poste

TÉLÉPHONE : AUTEUIL 17-09

ANNONCES
Agence Parisienne de Publicité
16, *Rue Drouot, Paris*
TÉL. : GUT. 55-38

L'Espr[illegible]

LE F[illegible]

Nous préparions ce numéro lorsqu[illegible] coup de canon secoua les vitres. V[illegible] ouvrons ! Les coups se multiplient, [illegible] cloches sonnent, une sirène clame. C'[illegible] l'armistice !... On ne tuera plus... N[illegible] vons continué à remuer des papiers [illegible] délivraient la chère Alsace-Lorrai[illegible] à travers du travail pressant, n[illegible] murmurions, les yeux et la voix no[illegible] les actions de grâce... Les pauvres [illegible] nuits... les veuves... les orphelins, q[illegible] regrets et quelle consolation; et les [illegible] ne, tous les autres dont cette heure s[illegible] le les aimés ; et tous ces hommes [illegible] champ de bataille devant qui la m[illegible] s'efface; et tous les petits des classes p[illegible] chaines pour qui demain redevient [illegible] le ! Le cauchemar est fini; on s'éveil[illegible] on s'éveille heureux que ce ne soit « q[illegible] rêve », mais tremblant encore et mal [illegible] ivré de la longue oppression.

Puis, tout le long du jour, on nous [illegible] porte les échos de la rue délirante. C[illegible] au-dessus des deuils, la patrie, toute[illegible]

" La Française " à l[illegible]

Nous avons voulu que le premi[illegible] vinces retrouvées soit rendu ici par [illegible] éminente ouvrière de la première h[illegible] journal. C'est, avec leurs paroles, t[illegible] de douze ans à la cause des femmes, [illegible] Abbas, qui s'offre à elles et qui les a[illegible] esprit de domination dont la subor[illegible] et le plus tenace vestige.

Madame Compain connaît et [illegible] Madame Poirier, la Lorraine est [illegible] rier, mais sans se séparer d'elle à q[illegible] Ces articles étaient écrits avant la s[illegible]

L'Esprit de liberté en Alsa[illegible]

Alsace et liberté, ces deux mots se[illegible] ent inséparables pour quiconque p[illegible] de le privilège de connaître un peu [illegible] eurs alsaciens : ces cœurs qui frém[illegible] ent depuis un demi-siècle sous le jo[illegible] plus oppressant.

Cet amour de la liberté n'est-il p[illegible] crit dans toute la tragique histoire [illegible] r pays. Peuplé de Celtes et de Ga[illegible] s à l'origine, submergé à maintes [illegible] nes par les invasions germaines, u[illegible] l'empire de Charlemagne, puis inc[illegible] endant, puis rattaché à l'empire g[illegible] anique, il se couvrit très vite de petit[illegible] incipautés très indépendantes de leu[illegible] ntains suzerains. Une nouvelle déc[illegible] le de villes libres germa sur son [illegible] ndis que la grande Strasbourg s'é[illegible] ait en république. La cruelle guerre [illegible] vente ans les ravages toutes et l'Alsa[illegible] recouvra guère son unité et un p[illegible] bien-être qu'après la conquête fra[illegible] ère du 17e siècle. Sans doute elle [illegible] accepta point alors avec enthousias[illegible] se soumit d'abord à la loi du va[illegible] eur. Mais ce vainqueur, qui était [illegible] emarque absolu sut, chose étran[illegible] ejecter l'esprit particulariste de ce[illegible] pulation riche et intelligente. On [illegible] violenta ni dans sa langue, ni da[illegible] coutumes. Même on prit soin, et [illegible] singulier encore, d'y établir un p[illegible] de justice sociale en protégeant [illegible] tils contre les grands si bien qu'[illegible] ancien, resté fidèle à l'empereur d'A[illegible] che, écrivait en 1710 : « Ce qu'il fa[illegible] per chez les tribunaux français, c'[illegible] 'on n'y regarde aucunement à la [illegible] ation sociale des plaideurs et qu'on [illegible] si aussi souvent le sujet gagner s[illegible] ccès contre son